

Avant-propos

Par ce modeste ouvrage de près de 80 entrées, qui se répondent et permettent un parcours buissonnier, nous entendons apporter un éclairage et une réponse pédagogique et historique, en contrepoint au discours mémoriel sur l'esclavage, effervescent depuis la fin du xx^e siècle dans les sociétés post-esclavagistes. En effet, cette libération de « mémoires blessées », sous-tendue par d'indiscutables enjeux de justice et de dignité, a trop souvent eu tendance, à partir de son rapport affectif à l'histoire, à la prendre en otage, à la caricaturer et à régler ainsi ses comptes avec un présent interprété comme simple répétition du passé. Or, il n'est pas rare que ce soit par l'intermédiaire de cette rhétorique mémorielle que circule le peu que beaucoup savent sur l'esclavage. C'est pourquoi, il nous a semblé utile, conformément à la démarche historique, d'opposer à l'extrême simplification, la complexité des phénomènes, aux approximations, la précision factuelle et, aux anachronismes, la nécessaire contextualisation.

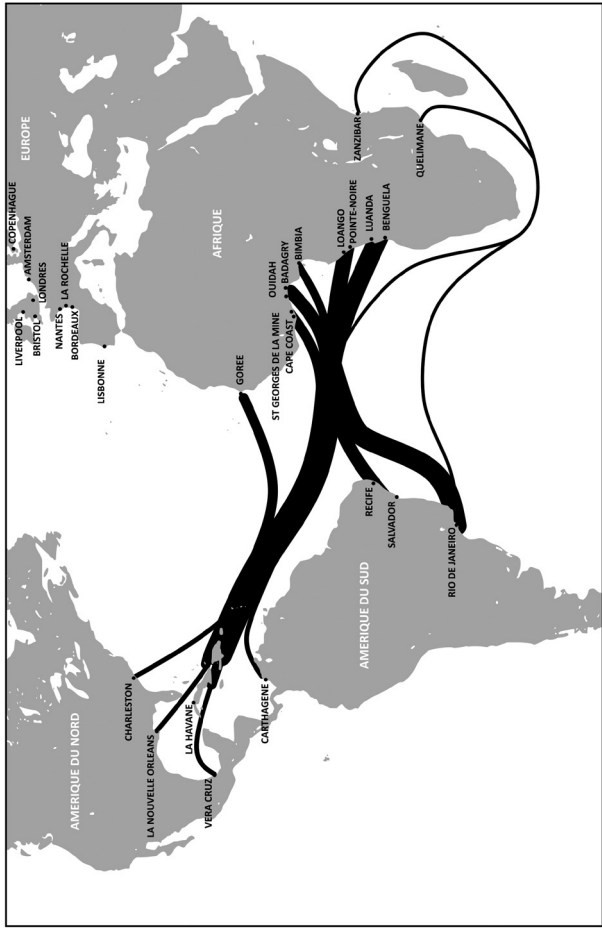
L'ambition, ici circonscrite à l'esclavage aux Amériques (hispanophone, lusophone, francophone et anglophone), du xvi^e au xix^e siècle, s'efforce d'aborder tous les grands thèmes relatifs au sujet. D'où une incursion sur les trois continents partie prenante de la traite : des métropoles européennes donneuses d'ordre aux sociétés américaines de réception, en passant par le vivier esclavagiste africain. Pour autant, compte tenu de l'impact de longue durée de l'esclavage, une place importante est faite à ses prolongements et à ses héritages sociaux, culturels et mémoriels dans les sociétés contemporaines. À partir du profond renouvellement de l'historiographie sur la question, trois idées-forces structurent notre démarche. La première insiste, au-delà de la commune servitude, sur l'extrême diversité et complexité de l'univers esclavagiste, selon les lieux, les périodes ou la

place des individus dans le processus de production, bien loin de l'imagerie véhiculée par la littérature ou la fiction cinématographique.

La deuxième met l'accent sur la personne de l'esclave. Celle-ci n'est plus appréhendée comme un simple rouage du système, mais bien comme sujet et non objet, comme un acteur doté de ressources, capable, malgré les circonstances, de construire sa vie, de résister et de produire de la culture. D'où la place ici dévolue au quotidien des esclaves, à la famille, à la dimension genrée et à la résistance au système, ainsi qu'aux biographies.

La troisième insiste sur la dimension transaméricaine et atlantique de l'institution à partir des perspectives ouvertes par l'historiographie depuis les années 1980. Les territoires coloniaux américains, hier abordés dans leur seule relation avec leur métropole, le sont désormais à travers les relations interaméricaines, les liens entre les diverses colonies et les échanges entre les deux rives de l'Atlantique, dans un tout générateur de sens.

Enfin, comme le confirme une brûlante actualité, nous n'en avons pas fini avec ce terrible passé esclavagiste. Qu'il fasse retour avec force, l'actualité récente vient d'en administrer la preuve. En juin 2020, à l'heure des débats sur la repentance et l'exigence de réparations, une onde militante iconoclaste s'en est prise, sur la lancée du mouvement Black Lives Matter (« La vie des Noirs compte ») aux États-Unis et en Europe (Angleterre, France, Italie, Belgique, Portugal), aux statues de personnages considérés partie prenante de l'esclavage, de la colonisation ou du racisme. Raison de plus pour se pencher avec rigueur et compréhension sur ce passé qui peine tant à passer.



Réalisation : Franck Vidal